

SUR LE CHEMIN DE L'ÉCOLE AU TEMPS PASSÉ

Par Lynda Dionne avec la collaboration de Georges Pelletier

Le chemin était parfois long pour se rendre à l'école modèle de Cacouna ou à l'une des écoles de rang de la paroisse. Certains écoliers empruntaient un petit raccourci derrière l'épicerie d'Alex Beaulieu ou passaient par la cour du cultivateur Ange-Marie Beaulieu pour écourter leur trajet vers le couvent des Sœurs de la Charité ou le Collège Saint-Georges. Beau temps mauvais temps, automne comme hiver, les jeunes allaient en classe pour apprendre.



Entre 1857 et 1965, les jeunes filles de Cacouna empruntaient le chemin le long de l'église pour se rendre au couvent où elles recevaient l'enseignement des religieuses. Carte postale, édition E. Rivard, coll. Richard Michaud

Encore aujourd'hui, plusieurs se rappellent particulièrement leurs anciennes enseignantes qu'ils ont aimées ou celles qu'ils ont trouvé sévères, des religieuses du couvent qui leur enseignaient à être de jeunes filles modèles. Sur plus d'une génération, ces institutrices, ces religieuses et ces professeurs ont transmis des connaissances de base, mais aussi des valeurs importantes pour vivre en société.

Les débuts de l'éducation à Cacouna

L'enseignement n'a pas toujours été facilement accessible. Il connaîtra d'abord des périodes rudimentaires. En 1818, le maître d'école Jean Gasseau, originaire de Bordeaux, a été sûrement l'un des premiers à apprendre à lire, à écrire et à compter aux enfants du Bas de Cacouna¹.



À l'époque, on convertissait une pièce d'une maison en classe et les enfants du voisinage s'y rassemblaient. Après l'adoption au Québec en 1829 d'un Acte pour l'encouragement de l'éducation populaire, certaines demeures ont été converties en maison d'enseignement et des écoles ont aussi été bâties dans les campagnes². À Cacouna, un groupe de citoyens composé du marchand Benjamin Dionne, du notaire Pascal Dumais et des agriculteurs Clément Roy, Pierre Le-Pierre Bonenfant, ont formé la *Corporation scolaire de la paroisse St-George de Kakouna* pour l'instruction des enfants³.



Ainsi dans chaque rang, des agriculteurs permettaient l'utilisation d'une pièce de leur demeure pour l'enseignement. Également au village, le maître d'école Louis Leblond de Sainte-Marie-de-Beauce acheta en 1830 une maison près du notaire Dumais, pour



- Photo du haut: Coll. Richard Michaud
- Photo en bas-gauche: Coll. Famille de Jacqueline Desjardins
- Photo en bas-droite: Coll. Paul Émile Beaulieu
- Montage photo: Viateurs Beaulieu

y aménager une classe. Selon le recensement de l'année suivante, il y avait 4 écoles de rang fréquentées par 83 garçons et 71 filles⁴. Quelques familles plus fortunées engageaient parfois une personne pour enseigner à la maison. Notamment en 1834, Angélique Rollet, veuve du gardien de phare Charles Hambelton, était employée par le navigateur Barthelemy Charest du rang du Bord de l'eau (Rivière-des-Vases) pour instruire deux de ses enfants. L'institutrice, qui était logée et nourrie, avait à sa disposition deux pièces dans la maison, une pour enseigner et l'autre pour elle-même. À la même époque, l'institutrice Joséphine Ratté apprenait à écrire, à lire et à compter aux filles et aux garçons de la Rivière-des-Vases⁵.

L'école du village



Entre 1838 et 1952, la cloche de l'école modèle a invité les écoliers à venir en classe. Carte postale « Rivard Series », coll. Richard Michaud

Au cœur du village, le curé Edouard Quartier aida aussi à l'instruction publique. En août 1838, il acquit un terrain pour y bâtir une maison d'école à ses frais. La Fabrique de Cacouna racheta l'établissement scolaire du curé avec le sentier qui avait été aménagé pour permettre aux écoliers de se rendre en classe⁶. Vers 1846, les enseignants et époux Honoré Jean et Odile Dessaint dit Saint-Pierre, de Saint-Jean-Port-Joli et de Saint-Roch-des-Aulnaies, se sont établis à L'Isle-Verte pour montrer les matières de base de l'élémentaire dans une école de rang. Dans les années suivantes, le couple enseigna à Saint-Arsène et à Cacouna. Entre 1851 et 1854, ils se retrouvèrent responsables de l'école modèle que l'on venait d'agrandir de 15 pieds⁷. À la même époque, des jeunes gens de l'endroit, dont Arthémise Marquis et son frère



Dans les années 1940, les institutrices Juliette Lévesque, Fernande Dubé, Laurette Beaulieu et le professeur Georges Marois enseignaient aux jeunes garçons de l'école modèle. Photographie tirée de l'exposition « Les Grandes Retrouvailles » de Cacouna, 2000

Pierre-Abel, Basilice Chenard et Marie Duquemin, instruisaient les élèves des rangs de leur paroisse⁸.

À partir de 1857, avec la construction du couvent des Sœurs de la Charité, les jeunes filles de Cacouna suivirent l'enseignement des religieuses, tandis que l'école modèle accueillait surtout les garçons dans les deux classes aménagées au rez-de-chaussée. Au cours des années 1940, les institutrices Fernande Dubé et Laurette Beaulieu y avaient chacune jusqu'à une quinzaine



En 1945-46, les enfants des familles Beaulieu, D'Amours, Desjardins, Dionne, Ducas, Lavoie, Lebel, Létourneau, Marquis, Morneau, Ouellet, Perron, Rivard, Roy, Saindon, Thibault et autres profitent de la récréation dans la cour de l'école du village. Photographie tirée de l'exposition « Les Grandes Retrouvailles » Cacouna, 2000

d'écoliers par classe. L'une avait le groupe de la première à la quatrième année tandis que l'autre avait les plus vieux de la quatrième à la septième année. En plus de la préparation des cours, de l'enseignement, de la correction des devoirs, elles s'occupaient du chauffage avec les deux poêles à deux ponts en fonte. En hiver, comme les enseignantes ne demeuraient pas à l'école du village, elles arrivaient plus tôt le matin pour chauffer les classes afin qu'elles ne soient pas trop froides pour les enfants. Un élève leur aidait en allant quérir le bois dans la remise et en remplissant le poêle⁹. Parmi les professeurs ayant enseigné à l'école modèle, Georgette D'Amours, Gabrielle Marquis, Jacqueline Desjardins et Georges Marois voyaient à ces différentes tâches ainsi qu'à la réussite de leurs élèves.

Les écoles de rang

Les aînés de Cacouna se souviennent encore des sept écoles de rang qui les avaient accueillis dans leur enfance. Toutefois, bien avant que l'on ait construit la plupart de ces petites maisons d'enseignement, les écoliers suivaient leurs cours dans une pièce d'une maison de ferme. Dans la troisième décennie du 19e siècle, les habitants, soucieux de faire instruire leurs enfants et ceux de leur secteur, acceptaient les exigences de la *Corporation scolaire de la paroisse St-George de Kakouna* en prêtant une chambre de leur maison pour loger une classe. En 1834, cette association, composée de cinq membres, subdivisa la paroisse en

sept arrondissements d'école et voyait aux besoins de chacune¹⁰.

En 1850, il y avait la maison-école de Joseph Ouellet dans l'arrondissement n° 4, celle de Michel Chenard dans l'arrondissement n° 2, celle de l'arrondissement n° 6 de Jean-Baptiste Guerret dit Dumont dans le village ou hameau appelé « Le Reste » et enfin dans l'arrondissement n° 5, celle de François Castonguay. Ces cultivateurs fournissaient tout ce qui était nécessaire à l'enseignement soit des tables, des bancs, des bureaux et des poêles ainsi qu'un accès aux latrines (bécosses)¹¹. À la même époque, on construisit les premiers bâtiments qui servirent spécifiquement d'école de rang. En 1856, le Conseil de l'Instruction publique québécois a été formé et supervisait entre autres l'approbation des manuels scolaires et la certification des instituteurs. Au cours des années, ce département approuvait aussi les nouvelles constructions et fournissait les plans des écoles à partir de 1894¹².



(HAUT) À partir de 1894, le Département de l'Instruction publique fournissait des plans pour la construction des maisons d'école. Au deuxième rang de Cacouna, on avait ajouté un clocheton sur le faîtière de la toiture de l'école n° 6. Coll. Michel Rousseau

(BAS) Dans les années 1950, l'école n° 6 avait été renouvelée. On avait ajouté un petit vestibule à l'entrée et enlevé son clocheton sur le toit. Coll. Céline Michaud

Les commissaires élus par les paroissiens de Cacouna administraient les finances, percevaient les taxes scolaires, engageaient les enseignants et s'occupaient de l'entretien de chaque école, de son agrandissement ou de la construction d'une nouvelle bâtisse. Certaines de ces écoles de campagne étaient parfois déplacées dans le même arrondissement pour accommoder les familles nombreuses. Construits au milieu du rang ou à l'intersection de routes ou à proximité d'une croix de chemin, ces établissements d'éducation, d'apparence modeste, ne comportaient qu'une seule classe. En avant, le bureau de l'institutrice sur une tribune et un grand tableau noir dominaient la

pièce. Dans les trois rangées de pupitres à deux places, les élèves de tous les niveaux de l'élémentaire assistaient aux cours.

En 1876, pour les sept écoles de Cacouna, on comptait 310 élèves. Au cours des années, selon les familles qui habitaient chaque rang, le nombre d'enfants variait d'une école à l'autre. Ainsi, il y avait trente-deux élèves pour celle du deuxième rang tandis qu'à l'école de Rivière-des-Vases, on ne comptait que treize à quatorze écoliers. Comme la vie était difficile et le travail à la ferme très exigeant, il y avait fréquemment des absences en classe. Les enfants aidaient aux travaux des champs pendant le temps des semences ou lors de la récolte des pommes de terre. En mai et juin, l'arrivée des touristes augmentait aussi l'absentéisme. Pour permettre à ses élèves de reprendre le temps perdu, la maîtresse d'école faisait parfois des heures supplémentaires. Toutefois, plusieurs jeunes



En septembre 1953, l'institutrice Joséphine Dubé enseignait aux enfants des familles Bérubé, Daris, Michaud, Pelletier, Simard et Sirois à l'école n° 6 du deuxième rang de Cacouna. Coll. Céline Michaud



En 1943, l'école n° 5, située à l'intersection des chemins au deuxième rang, accueillait les enfants des familles Mailloux, Dumont, Bérubé, Chouinard, Perreault, Couillard et Guérette dans la classe de Berthe Soucy. Coll. Annette Dumont

arrêtaient l'école avant de compléter leur septième année¹³.

Dans la première moitié du 20e siècle, l'enseignement de l'élémentaire dans les écoles de rang était sous la direction d'une institutrice qui demeurait sur place ou prenait pension chez un voisin ou résidait chez ses parents. Établies dans le territoire de Cacouna, ces maisons d'éducation accueillait les enfants provenant: du bas de la paroisse (n° 1), (n° 2) et (n° 3), de la Rivière-des-Vases (n° 4), du haut de la paroisse (n° 7), du village (école modèle) du deuxième rang (n° 5) et (n° 6)¹⁴. Ces écoles étaient régulièrement visitées par un inspecteur et le curé de la paroisse.



Les écoliers du haut du village se rendaient à l'école n° 7, non loin de la côte Roy. En septembre 1951, c'est l'institutrice Ghislaine Lavoie qui leur apprend à écrire, à lire et à compter.
Coll. Lucienne Roy

Les jeunes apprenaient la prière, le catéchisme, la dictée, la grammaire, la composition, l'arithmétique, l'histoire du Canada, l'Histoire sainte, la géographie, la bienséance et l'hygiène.



En 1951, les enfants des familles Soucy, Plourde, D'Amours, Côté devant l'école n° 7, en haut du village. Coll. Lucienne Roy

Chaque écolier devait acheter ses livres, ses cahiers et amener son encrier et ses plumes. Les livres de lecture étaient fournis par la Commission scolaire de Cacouna. Pour se procurer des articles comme une ardoise (0.05 \$) ou des crayons de pierre (craie) (0.04 \$), certains enfants demeurant en bordure du fleuve allaient ramasser sur les battures des myes (coquillages) qu'ils vendaient. Ils se procuraient ces articles chez les marchands généraux ou chez le secrétaire de la Commission scolaire. Certains en achetaient de seconde main. Dans les familles nombreuses, on se les passait des plus vieux aux plus jeunes¹⁵.



Dans les années 1930, les élèves de Rivière-des-Vases empruntaient un chemin parfois difficilement praticable pour se rendre à l'école n° 4.

Photo : Mary Tudor Montizambert, source : David Crombie

Toutes les écoles de campagne avaient un puits, une « bécosse » et un petit hangar accolé à l'arrière. Ce bâtiment « shed » servait à l'entreposage du bois de chauffage fourni par les habitants du rang. En fonction du nombre d'enfants de chaque famille, les commissaires calculaient la part de chacun. L'enseignante veillait à ce que l'école soit toujours bien chauffée. Malgré cela, certains établissements demeuraient froids. En hiver, bien souvent les écoliers comme les institutrices gardaient leurs bottes et portaient de bons chandails de laine. Durant les mois de janvier et février, l'école de la Rivière-des-Vases (Bord de l'eau) était souvent fermée¹⁶. Tout au long de l'année scolaire, la maîtresse voyait aussi à l'entretien ménager. Elle comptait sur l'aide de trois à quatre élèves après les cours.



En septembre 1951, seulement cinq élèves fréquentaient l'école n° 2. Les enfants des familles Dubé, Thibault et Lévesque du Bas de Cacouna s'y rendaient à pied en longeant la route 10.

Coll. Armand Dubé

Le métier d'enseignante



En 1921, les enfants des familles Beaulieu, Lévesque, Ouellet, Saindon du bas de la paroisse suivent leurs cours élémentaires à l'école n° 1 avec l'institutrice Alberta Saindon.

Coll. Richard Michaud

L'institutrice, souvent très jeune, enseignait parfois à des écoliers presque de son âge (14 et 15 ans). Âgée de dix-sept ans, cette dernière avait en main son diplôme académique ou d'études supérieures et avait passé l'examen du surintendant de l'Instruction publique au couvent des Sœurs de la Charité de Cacouna ou à celui du couvent du Bon Pasteur de Rivière-du-Loup. Dans sa classe, l'enseignante devait gérer ses élèves avec beaucoup de bonté, mais aussi de fermeté. Un groupe de sept niveaux de l'élémentaire obligeait la maîtresse d'école à utiliser des méthodes d'enseignement adéquates. Elle divisait bien souvent le groupe de façon à ce que les plus vieux travaillent des exercices et les plus jeunes apprennent un autre chapitre des matières à l'étude¹⁷. L'institutrice suivait le programme scolaire requis par le Département de l'Instruction publique. Au début, il n'y avait pas de bulletin. L'enseignante remplissait un journal d'appel et envoyait un rapport au département à la fin de l'année scolaire. En 1911, les jeunes femmes des familles Roy, Langlais, Marquis, Dionne, Soucy et Dubé de Cacouna, qui avaient suivi leur formation au couvent des Sœurs de la Charité, enseignaient dans les écoles de rang de leur paroisse¹⁸.

En 1871, le salaire minimum d'une enseignante était de 60 \$ par année et le maximum était de 144 \$. En 1928, il se chiffrait à 250 \$ et dix ans plus tard les institutrices avaient un salaire de 300 \$ par année¹⁹.

La visite de l'inspecteur et de Monsieur le Curé

Deux fois par an, un inspecteur vérifiait l'avancement des élèves et s'assurait que le programme avait été bien suivi. En 1871, l'inspecteur Georges Tanguay mentionnait dans son rapport qu'à Cacouna on compte un couvent, une école modèle et sept écoles élémentaires. Le couvent des révérentes dames de la Charité donne l'instruction à 105 élèves et fournit un grand nombre de



Dans la classe de l'école modèle, le professeur avait fixé sur les murs des cartes géographiques, des images du Sacré-Cœur de Jésus et un crucifix au-dessus du tableau noir. Photographie tirée de l'exposition « Les Grandes Retrouvailles » Cacouna, 2000

bonnes institutrices. L'école modèle, de même que les sept écoles élémentaires, n'est guère fréquentée que pendant six à sept mois de l'année et devient déserte à l'arrivée des étrangers; en somme, le résultat est passable, mais inférieur à ce qu'il pourrait être. L'inspecteur, souvent un ancien enseignant employé par le gouvernement, faisait passer des examens aux élèves dans les matières apprises au cours de l'année²⁰. Certaines institutrices craignaient cette visite, mais d'autres savaient leurs élèves bien préparés.

écoutaient en confession, une fois par mois, les élèves de l'école modèle du village. De plus, ils vérifiaient si les élèves connaissaient bien leur catéchisme et leur Histoire sainte²¹. Ils contrôlaient leurs connaissances avec des examens. Pendant un mois, les enfants parcouraient de grandes distances pour « marcher au catéchisme » avant de faire leur profession de foi.

Le couvent des Soeurs de la Charité

En 1857, Jean-Cléophas Cloutier, curé de Cacouna, fit appel à la générosité de ses paroissiens et organisa des corvées pour bâtir un couvent où les jeunes filles recevraient une bonne éducation. Sœur Marcelle Mallet, fondatrice des Sœurs de la Charité à Québec accepta d'ouvrir une première maison d'enseignement détachée de la Maison-mère²².

Pendant plus de cent ans, le couvent des Sœurs de la Charité de Cacouna remplira fidèlement sa mission d'instruire la jeunesse. Généralement, neuf religieuses y occupaient des tâches bien précises comme l'administration, l'enseignement ou la cuisine. Dans cet établissement, l'instruction avait un rôle de grande importance et propagait l'esprit chrétien.

Certaines années, on comptait jusqu'à 105 élèves, dont une cinquantaine de



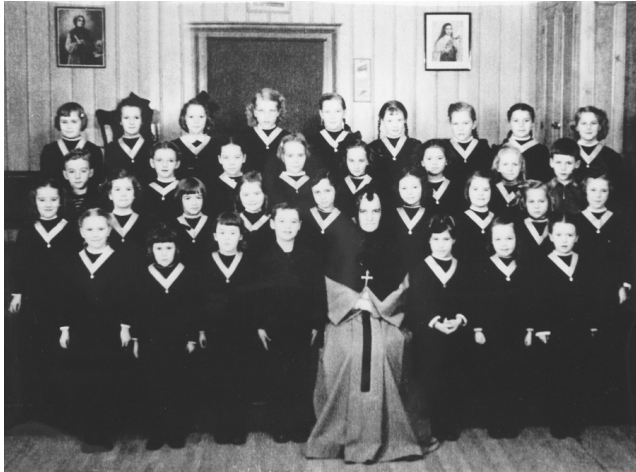
En 1907, la congrégation des Sœurs de la Charité fête le cinquantième anniversaire de la fondation de leur couvent à Cacouna. Musée du Bas-Saint-Laurent, Fonds Belle-Lavoie, NAC bl0169

pensionnaires pour la période qui débutait le premier septembre et se terminait les derniers jours de juin. Ces étu-

diantes suivaient le programme de l'Instruction publique (aujourd'hui le ministère de l'Éducation). Les jeunes conventines provenaient de Cacouna et des paroisses environnantes; Saint-Arsène, Saint-Épiphanie, Saint-Modeste, Saint-Paul-de-la-Croix, de l'île Verte, de Rivière-du-Loup, de Cabano et même de régions éloignées. Les pensionnaires comme les externes recevaient un enseignement de qualité grâce à une grande diversité de cours : catéchisme, français (composition, analyse, grammaire et orthographe),

arithmétique, calcul mental, tenue de livres, histoire générale, Histoire sainte, histoire du Canada, géographie, arts ménagers (couture, broderie et tricot) et arts plastiques. Certaines, contre un léger supplément, pouvaient avoir des cours de piano, de sténographie et de dactylographie²³.

Le 4 septembre 1906, le couvent de Cacouna a été reconnu à titre d'Académie par le surintendant de l'Instruction publique. Au cours des années qui suivirent, la maison d'enseignement des Sœurs de la Charité décerna différents diplômes, de la 1^{re} à la 12^e année, soit le diplôme élémentaire, le diplôme académique et le diplôme d'études supérieures.



Groupe de pensionnaires et d'externes du couvent de Cacouna. Photographie tirée de l'exposition «Les Grandes Retrouvailles» Cacouna, 2000

La discipline était de mise dans cet établissement. Certaines se rappellent encore qu'elle était sévère et rigide. Les pensionnaires suivaient un horaire rigoureux qui incluait des heures pour la prière, l'office religieux, les repas, les études, les devoirs, les petites tâches ménagères et les récréations²⁴. Lors de certaines occasions spéciales, les étudiantes présentaient des monologues, des petits sketches et des chansons sur la scène de la grande salle d'étude. Il y avait place aussi aux congés lors des différentes fêtes religieuses de l'année²⁵.



Vers 1910, des jeunes filles prennent la pose dans la cour du couvent. Photographie tirée du Livre d'or du centenaire du couvent des Sœurs de la Charité, 1957

La demande sans cesse croissante amena les religieuses à agrandir leur couvent. La construction de nouvelles ailes permit l'augmentation du nombre de classes et l'ajout d'une chapelle. En 1920, on rehaussa même l'édifice d'un étage afin d'accep-

ter un plus grand nombre de pensionnaires²⁶. Au fil des années, des bazars étaient organisés par les religieuses pour amasser des fonds. Elles comptaient toujours sur la générosité des Cacounois.

Cacouna avait des élèves méritantes qui faisaient l'orgueil du couvent. Le 22 juin 1922, le journal *Le Saint-Laurent* publia un article qui démontre bien sa bonne réputation. « Nous devons mille et mille félicitations aux dignes et dévouées maîtresses qui ont si bien enseigné les sciences difficiles tout en traçant la voie du bon chemin. Quoique la réputation du couvent

soit grande et assurée depuis maintes années, ce succès augmente de nouveau sa renommée. Il ne faut pas oublier que neuf élèves ont obtenu du *Dominion College of Music* leurs différents diplômes. Honneur et félicitations aux nouveaux diplômés et à leurs dévouées institutrices²⁷. »

En 1965, les révérendes sœurs du couvent, après avoir formé plusieurs générations de mères de familles, d'institutrices et de religieuses, ont fermé le pensionnat de jeunes filles qui était plus que centenaire. Deux ans plus tard, le bâtiment d'enseignement passa sous la direction de la Commission scolaire de Rivière-du-Loup. En 1983, le vieux couvent est démoli pour faire place à l'école primaire Vents-et-Marées.



En 1940, les pensionnaires profitent de la glissade dans la cour du couvent. Coll. Huguette Michaud



Vers 1945, les élèves et les religieuses du couvent s'entassaient sur la voiture à foin d'Ange-Marie Beaulieu pour une excursion à Gros-Cacouna, Coll. Annette Dumont

L'instituteur Robichaud

Au début du 20^e siècle, des écoliers ont pu améliorer leurs connaissances en français et en mathématiques en suivant des cours particuliers de l'instituteur Guillaume Robichaud. Ce dernier, originaire de Rivière-Ouelle, avait étudié au Collège de Sainte-Anne-de-La Pocatière. En 1864, il épousa Caroline Michaud de Cacouna et s'installa dans son village natal pour instruire les enfants. Quelques années après, il acheta une terre à Saint-Alexis-de-Matapédia pour devenir agriculteur.

Vers 1884, il revint au métier de professeur et enseigna à l'école modèle de Cacouna. Il s'établit alors avec sa famille au village près de son beau-frère Thomas Michaud. En 1911, il pratiquait toujours sa profession d'enseignant et l'on disait de lui qu'il était érudit. Les jeunes qui suivaient ses cours empruntaient le chemin qui menait à sa maison. Avec le temps, l'on nomma officiellement cette rue de son nom (rue Robichaud)²⁸.

La vieille école modèle du village, après cent quatorze ans, ne suffisait plus pour accueillir le grand nombre d'écoliers issus de l'augmentation des naissances d'après-guerre. Un certain nombre de jeunes garçons suivaient alors leurs cours avec les filles au couvent. En 1951, le curé de Cacouna, Elphège Bouchard, amorça le projet d'une nouvelle maison d'enseignement pour les écoliers. Des ouvriers montèrent alors les murs du nouveau collège. En septembre, comme sa construction n'était pas complétée pour la rentrée, certains élèves ont suivi leurs cours dans une classe aménagée dans la salle paroissiale avec

Le Collège Saint-Georges



Le Collège Saint-Georges, vers 1952. Photographie tirée de l'exposition «Les Grandes Retrouvailles», Cacouna, 2000

l'enseignant Jean-Paul Joubert. En janvier 1952, on procéda à l'inauguration et la bénédiction du Collège Saint-Georges²⁹.

Pendant une trentaine d'années, les institutrices Laurette Beaulieu, Jacqueline Desjardins, Ghislaine Bossé, Yvette Larouche, Huguette Michaud, Yvette Soucy et les enseignants Alfred Labelle, Ernest Boucher, Jean-Louis Amyot et Léo Langlois³⁰ ainsi que bien d'autres professeurs ont accueilli les écoliers du niveau primaire et secondaire jusqu'à la construction de l'école actuelle. Ce bâtiment a été depuis réaménagé et sert d'édifice municipal avec un local pour le Cercle de Fermières de Cacouna.



En 1952, les élèves avec leur enseignante Jacqueline Desjardins devant l'entrée du nouveau collège Saint-Georges et dans la classe, assistant à ses cours. Coll. Famille de Jacqueline Desjardins



Conclusion

Au début des années 1960, le gouvernement restructura le système d'éducation au Québec. Le réseau des écoles de rang a été abandonné pour centraliser l'enseignement dans les villages et les villes. Les élèves sont transportés par autobus. De ce fait, les écoles de rang de Cacouna ont été fermées et vendues pour devenir des résidences. L'ancienne école modèle du village, construite en 1838, a été modifiée en

maison à logements. Même son petit clocher a été enlevé, ce bâtiment, situé au coin des rues du Couvent et du Patrimoine, rappelle à quelques personnes leur enfance quand ils y suivaient des cours.

La rue du Couvent porte encore le nom de cette maison d'enseignement même si elle a été démolie. Les jeunes filles et les jeunes garçons

empruntent toujours le même trajet pour se rendre à l'école Vents-et-Marées où l'on continue à leur transmettre le savoir.



